
Les Malheurs de Pyrame et Thisbé.

Numéro d'inventaire : 1981.00033.22

Type de document : image imprimée

Éditeur : Imagerie Delhalt (Nancy)

Imprimeur : Imagerie Delhalt

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1895 (vers)

Description : Planche composée de 1 image (203 x 237) en couleurs avec légende. Planche collée sur une feuille cartonnée.

Mesures : hauteur : 392 mm ; largeur : 280 mm

Notes : Histoire tragique de Pyrame et Thisbé qui s'aiment mais dont les parents refusent la relation.

Mots-clés : Images de Nancy

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

ill. en coul.

LES MALHEURS DE PYRAME ET THISBÉ. 323



Imagerie DELHALT a Nancy.

PREMIERE PARTIE.

Deux jeunes cœurs jadis
D'amour étaient unis
D'une égale tendresse :
Tous deux beaux et charmants,
Dont Pyrrhus est l'aîné
Et Thésée le cadet.
Babylonne est le lieu
Où ils virent tous deux
D'une illustre famille :
Ils étaient si parfaits,
Qu'on finit qu'ils étaient
Les plus beaux de la ville.
Tous deux rompus d'appen,
Ils ne se virent pas.

Qu'on s'assied le soir à l'embrasement,
Deux heures plus jeune on se,
Par des jeux innocents,
L'heure amoureuse se forme;
On se voit, on se voit à l'embrasement,
Avec la violence
Des passions infidèles.
Qui, par divins,
Emplissent l'union
De ces amours féconds.

Une épaisse cloison
Sépare leurs unions;
Mais leurs cœurs se touchent,
Sous qu'on en sache rien,
Trouveront le moyen
D'y faire une ouverture.
Et se parlent toujours
De leurs tendres amours,
Avec de part et d'autre,
Prenant de son pays
Un peu de son amour,
Et qui sort au salut!

Que ferons nous tous deux
Dont ce jour malheureux,
Ne vient plus que tristes?
Vrais-ou, chers Thoud,
Crisse, nos rêves Thoud,
Abandonnerons-nous
Dieu que le jour seule.
Sous son aile.

Que je sois prendre place,
Epouse le moment,
Et perdions du temps
Pour finir nos diatribes.
Je le veux, dit Thibé,
Puisque j'ai succombé
A votre amour exotique :
Je ne m'en défends point,
Et je joue sur ce point
Votre victoire combien s'accroît.

DEUXIÈME PARTIE.

L'Amour qui les pousse,
Aggravé en effet
Leur dévouement sinistre :
Et distait tout à tour,
Soleil, feu nu rose,
Ravisseur à carrière !
Théâtre, s'en reportant
Que l'ubiquité le jure
De toute la méduse :
Par son feu si dore,
Neau décoloré après,
Ne démentait aucun,
Bonne à l'homme, à l'homme,
De son parent jaloux,
Lui d'offrir à son chère,
Chacun de son état,
Se voit un doux lazar,
Puis lui se dépitant.
Théâtre, voyant le mal,
Est sortie du logis
Comme sans nouvelles
Qui se placent
Et qui s'en va cherchant
Son complice enfin,
Bonne à l'homme, à l'homme,
Sans crime, sans effort,
Et s'y trouvent parfois ;
Mais un moment trop

Qu'elle fut dans la forêt,
Survint une lueur...
Elle en eut si grande peur,
Qu'elle eût dans son cœur
Une frayeur mortelle
La prend comme un vaisseau,
Allant au gré de l'eau,
Qui balance et chancelle.
Elle fut se cacher
Dans le creux d'un rocher,
Pour éviter sa rage,
Mais son voile, à l'instant,
Emporté par le vent,
Reste sur le passage.
L'animal averti,
Fuit diligemment

Par sa guele sanglante.
Fut apaiser dans l'ou
Du plus prochain ruissau
Le sol qui le tourment.
Il aperçoit, hélas !
Le voile sur ses pas,
Le prend et le déchire,
L'ayant ensanglanté,
Et s'étant contenté,
Le laisse et se retire.

TROISIÈME PARTIE.

Fyrene accourut voir,
 Etant su dissespoir.
 De sang il suit le trace,
 Puis, pourment de grand oris
 Malheureux que je suis,
 Que fait-il que je face ?
 Hélas ! je suis perdue,
 C'est son voile étendu
 Que j'apporte par terre.
 Traitez, malheureux azté,
 Voudrais-je donc encore
 Me déclarer le guerre ?
 Écoutez de sanglots,
 Ramassant les morceaux
 De votre tout en pièces.
 Et accourus de deuil,
 L'airain de ses pleurs,
 Le bois et le carreau.

Dans ses réflexions
 Se livre à l'abandon ;
 Le douleur l'accompagne,
 Le chagrin, la fureur,
 De sa rêverie compagne.
 Elle m'eût bien dit :
 J'embraserais le prix
 Du départ favorable.
 Sans craindre le hasard,
 La première elle part
 À l'endroit détestable.
 Oh ! en tu donc, Thibid ?
 Oh ! je t'aurais prisonnière
 Des griffes de la bête.
 Liens, secourus nous.

Dans une autre couronne,
 Venez contre ma tête.
 Que dis-je ? le secours
 Des loins et des ours
 Ne m'est point nécessaire :
 Sans attendre plus tard,
 Ma main et mon poignard
 Feraient ma carrière.
 Il prend incertain
 Son poignard à l'instant,
 Il s'en frappe et s'en pare.
 Son sang à gros bouillons
 Arrose le gazon.
 Puis tombe à la renverse.
 Son sang rejetté
 Reagit le murmur blanc
 Cet arbre de délice,
 Seul vaincu du forçat,
 Devant l'ère de ses larmes,
 Le bat de son sanglot.

QUATRIÈME PARTIE

Thiébé, encore troublée,
Mais s'étant ressourcie
Par son amour extrême,
Fit d'un pas vigilant,
En cherchant son amant
Partout dedans la place.
Et ne le voyant pas
Parfure sur ses pas,

Elle pleure, se lamente,
Faites du fond de bois
Sonner sa triste voix
D'une façon touchante.
Pyrame, où êtes-vous ?
Qu'en l'ont trahies-vous ?
Seriez-vous infidèle,
Après m'avoir promis
D'être toujours unis
D'une flamme éternelle ?
Ayant longtemps cherché
Parmi l'obscurité,
Elle fondait en larmes ;
Ne sachant où aller,
S'approcha sans penser
Du lieu de son trépas.

Voyant sous le mûrier
Un corps contanglé,
Sûr qu'elle frissonne,
Qu'elle tremblante encore
En s'approchant du corps,
Ressentit la personne.
Quel spectacle odieux
Apprêta-t-elle yeux !
Ah ! quel affreux supplice !
Le poids, le sang, le froid,
Tout lui manque à la fois,
Et ses pieds s'affaiblissent.
En voyant cet amant
Qu'elle aimait tendrement,
Qui respirait encore,
Elle tombe sur lui,
Croyant sauver la vie
À l'objet qu'elle adore.
Quel fut le noir assaut
Qui troubla son esprit.

Réponds-moi, cher Pyrame ?
Tu ne me réponds pas ?
Quoi donc ! n'entends-tu pas
Celle qui tient ton âme...
Je suis ta chère Thibé,
N'aurais-tu oublié,
Mon cher époux ? dit-elle.
Et poussa un soupir,
C'est tout ce qu'il put dire,
En lui montrant son voile.

CINQUIÈME PARTIE

A ce mot de Thibid
Il se sent animé,
Il ouvre le papyrus,
Mais dit qu'il aperçoit
Quelqu'un lui parait,
Et perd la lumière.
Elle dit à l'instant :
Ah ! malheureux enfant
Tu vois la victime,
Mon voile t'a trompé,
Tu m'en es dévoré,
Je connais ton estime.
Puisque tu meurs pour moi
Je veux mourir pour toi,
Par la même sentine

Mes bras ont tous tort,
Et mon cœur est d'accord,
Pour un tel sacrifice.

D'un cœur très-aimé
Elle arrache l'épée
De son très-cher Pyrame;
Pour terminer son sort,
Se met la pointe au corps,
Fait tomber sur la lame.

Voyez, parents cruels,
Nos malheurs mortels,
Faites-vous votre ensemble
Dans le même tombeau;
Qu'un lieu aussi beau
Fait jamais nous rassembler.

Ne prenez point les cœurs
Des plus doux des faveurs
S'ils qu'ils sont en âge.
Car, souvent leurs poignards

FIN.

CINQUIÈME PARTIE

[illegible]

ITEM.



6-4.01.03 / 81033

